

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Elizabeth Haye

Annabelle Moreau

Number 154, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71761ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Moreau, A. (2014). Review of [Elizabeth Haye]. *Lettres québécoises*, (154), 32–32.

ELIZABETH HAYE

La solitude des écoliers

traduit de l'anglais (Canada) par Hélène Rioux

Montréal, XYZ, 2013, 328 p., 27,95 \$.

L'école de la douleur

Alone in the classroom de l'auteure ontarienne Elizabeth Hay arrive au Québec dans une traduction d'Hélène Rioux. Un récit familial où souvenirs riment avec douleurs.



ELIZABETH HAYE

Le précédent roman d'Elizabeth Hay, *La nuit sur les ondes* (*Late Nights on Air*, 2007), également traduit par Hélène Rioux, avait valu à son auteure plusieurs prix, notamment le Scotiabank Giller Prize, la récompense littéraire la plus importante au Canada.

Véritable objet littéraire, *La solitude des écoliers* est à mettre dans une classe à part : une histoire puissante, marquée par l'étrangeté et une force inquiétante, des personnages complexes et une narration qui oscille entre passé et présent, les mêlant avec force. Le récit familial imaginé par Hay prend racine en Saskatchewan au tournant de la Grande Dépression et se poursuit jusque dans la région d'Ottawa, dans les années 1980.

La narratrice, Anna, tente de renouer avec le passé de sa mère et de sa tante, Connie Flood, l'un des personnages centraux du roman. Dans une entrevue pour *Female First*¹, Elizabeth Hay explique que l'histoire de *La solitude des écoliers* lui a permis d'entrer dans le passé de sa mère :

C'était ma principale motivation, dit-elle. D'explorer comment le passé se trouvait dans le présent. Comment nos mères et nos grand-mères vivent à travers nous — leurs personnalités, leurs conflits intérieurs, leurs interdits, mais aussi leur colère.

La narratrice tente donc de remonter le fil de sa famille et y va un peu à la manière d'une enquête policière, sauf que la mémoire est le seul fil conducteur :

Des histoires de son passé m'inspirent. Les ombres et les taillis, la lumière du soir et l'imminence du chagrin, jusqu'au moment où je trébuche sur ce que je cherchais sans vraiment savoir ce que c'était, et que je lève les yeux. (p. 16)

L'étrange mouvement de la mémoire

L'ouvrage s'ouvre sur le meurtre et le viol sordides d'une connaissance de la grand-mère de la narratrice, Ethel Weir âgée de 13 ans, alors que cette dernière était partie cueillir des cerises à grappes dans les bosquets voisins. La journaliste Connie Flood vient sur les lieux pour couvrir cette histoire ignoble. À l'enterrement, elle croise un homme, Ian Parley Burns, avec qui elle a vécu un autre drame sept ans plus tôt : dans la petite ville de Jewel, en Saskatchewan, la jeune Connie qui a alors 18 ans enseigne sous la direction de Burns, directeur de l'école primaire. Connie se prend d'affection pour un élève dyslexique, Michael Graves, et l'aide à surmonter ses difficultés. Burns est un être tyrannique et dur, mais cela ne l'empêche pas de monter *Tess* avec quelques élèves, dont la sœur de Michael, Susan, dans le rôle titre. Pour Connie, Burns est le parfait « gentleman sadique » :

Elle voyait son visage s'animer, s'empourprer de plaisir, un genre d'horreur heureuse, quand il accusait Susan d'être faite

en bois, incapable de gestes larges, détendus, de cette courageuse mise à nu qu'il désirait. (p. 67)

Alors que Susan est confinée à sa chambre à la suite de soupçons d'agression qui planent sur elle et qui impliquent Burns, la maison des Graves est la proie des flammes. Susan meurt dans le violent incendie, incapable de fuir la chambre où on l'avait enfermée. Quelle est la responsabilité de Burns dans ce drame ? Mais aussi dans le meurtre d'Ethel Weir ? Connie ne peut s'empêcher de se poser la question.

Au fil des pages, un triangle d'amour et de haine se tisse entre Connie, Burns et Michael, explique Elizabeth Hay à *Female First*. Ce n'est que la pointe de l'iceberg des relations conflictuelles, difficiles et déchirantes de l'ouvrage. La famille de la narratrice est un terreau fertile et les différents lieux et moments évoqués sont autant de prétextes à explorer les affres de l'âme humaine :

On touche un endroit et, à des milliers de milles, un autre lieu frémit. On touche une personne et, au bout de la ligne, les fantômes de parents s'agitent dans le vent. [...] Les fils de la vie humaine sont si entrecroisés et le terreau où nous reposons est si riche que le même cimetière accueille ma grand-mère, Ethel Weir, l'homme accusé de son meurtre, et le directeur d'école qui les connaissait tous, le fléau de l'existence de Connie, qui revêt donc pour moi un intérêt durable. (p. 25)

L'enfer de l'école

Mais *La solitude des écoliers* aborde aussi avec doigté les douloureux souvenirs de l'enfance, ceux qui nous marquent jusqu'au plus profond de notre chair et font de nous les adultes, parfois torturés, que nous sommes. Des années après l'incendie, Michael dit à Connie, alors qu'elle revient sur leur relation maître-élève : « Vous ne pouvez imaginer les souvenirs que ça fait remonter. » (p. 180) Il est question d'intimidation, de violences physiques, de punitions, de jalousie. La solitude de ces enfants, Susan et Michael, trouve écho dans la quête de la narratrice qui fait constamment le lien entre enfance et âge adulte :

Les enfants ne peuvent concevoir que les adultes aient oublié comment c'était dans leur enfance. Quel triste abîme. L'enfant sidéré d'une part, l'adulte oublieux d'autre part — les papilles parfaitement roses de la jeunesse, et la langue ébouillantée, enflée, blanche d'écume de l'âge adulte. (p. 57)

La solitude des écoliers est un récit poignant et inquiétant à la fois, où les seuls héros sont les mauvais souvenirs, la hantise de la mémoire familiale, une meurtrissure qui ne nous quitte jamais.

1. <http://www.femalefirst.co.uk/books/Alone+In+The+Classroom-253420.html> (traduction de l'auteure).